

Freud, charlatan et homme politique

<https://www.theoccidentalobserver.net/2025/11/13/freud-as-charlatan-and-politician/>

https://www.theoccidentalobserver-net.translate.goog/2025/11/13/freud-as-charlatan-and-politician/?_x_tr_sl=en&_x_tr_tl=fr&_x_tr_hl=fr&_x_tr_pto=sc

<https://the-key-and-the-bridge.net/le-vrai-freud.pdf>

13 novembre 2025/ [9 commentaires](#) / dans [Articles en vedette](#) / par [César Tort](#)

« Je n'ai jamais rien fait de méchant. » — Freud

J'ai passé toute ma vie à lutter contre la culpabilité et tous ces mots que la psychanalyse nous a martelés dans la tête. — David Cooper [\[1\]](#)

Les lecteurs auront peut-être remarqué que j'ai parfois utilisé les termes « psychiatre » et « psychanalyste » de manière interchangeable. Avant de lire Jeffrey Masson, je pensais qu'il s'agissait de deux choses fondamentalement différentes. J'ai certes eu affaire à [Giuseppe Amara](#), qui apparaît dans les médias mexicains comme psychanalyste mais qui intervient comme psychiatre face à des problèmes familiaux. Malgré cela, je croyais qu'il s'agissait de deux professions fondamentalement différentes.

Je me suis trompé. Je sais maintenant que, depuis ses origines, la psychanalyse est liée à la psychiatrie et qu'en Amérique du Nord, de nombreux analystes, comme Amara, étaient à la fois médecins et psychiatres. Sigmund Freud lui-même, qui a débuté comme électrothérapeute, a connu un grand succès grâce à la fusion de sa méthode avec des approches psychiatriques.

Eugen Bleuler, le psychiatre qui forgea le terme de schizophrénie, publia avec Freud la première revue psychanalytique. Les psychiatres figuraient parmi les premiers disciples de Freud. Ludwig Binswanger et Jung, membres du groupe de Bleuler et représentants de la psychiatrie dominante en Europe, commencèrent à fréquenter Freud en 1907. Karl Abraham, un psychiatre zurichois, fonda à Berlin la société psychanalytique la plus structurée. Lors du premier congrès psychanalytique, Abraham et Jung présentèrent des communications sur la démence précoce, aujourd'hui appelée schizophrénie, que Freud accueillit favorablement. Max Eitingon, également un jeune psychiatre, fut le premier traducteur de Freud en anglais. De l'autre côté de l'Atlantique, le psychiatre américain Stanley Hall invita Freud aux États-Unis, où l'université Clark lui décerna un doctorat honoris causa en 1909. Cet événement marqua le début de la diffusion des idées de Freud en Amérique du Nord.

Les idées freudiennes font partie intégrante de notre culture : souvenirs refoulés, sublimation sexuelle, symboles phalliques, angoisse de castration, etc. Je ne peux me livrer à une analyse approfondie de la théorie psychanalytique. Je me concentrerai sur les aspects de la biographie de Freud où sa personnalité se trouve inextricablement liée au système idéologique qu'il a élaboré.

* * *

Freud a écrit : « Je considère l'éthique comme une évidence. En vérité, je n'ai jamais rien fait de mal. » [\[2\]](#) Pour vérifier cette affirmation étonnante, il est plus instructif de lire sa correspondance avec ses amis proches que la version officielle de sa vie telle qu'on la trouve dans les hagiographies de ses disciples. Dans sa correspondance avec Eduard Silberstein, son ami d'enfance, le jeune Freud écrivait : « ...que la nature a également enclines à la vanité, une

combinaison que l'on retrouve souvent chez les femmes. » [3] Comme on peut le constater dans les essais pertinents de F. Roger Devlin, ou dans les écrits en ligne des incels, cela s'est avéré exact. Là où, à mon avis, Freud a commis une grave erreur, c'est en croyant que les femmes enviaient littéralement le pénis des hommes.

La carrière de Freud comme thérapeute a débuté de façon tragique. En 1891, Pauline, l'épouse de Silberstein, sombra dans la dépression et Silberstein l'envoya consulter Freud. Pour des raisons inconnues, Pauline se jeta du quatrième étage, où se trouvait le cabinet de Freud. Bien que certains tentent de défendre Freud en arguant que Pauline avait sauté sans l'avoir encore rencontré, il convient de noter que Freud n'a jamais évoqué publiquement cette affaire. [4] J'ai cependant mes propres hypothèses. Freud a-t-il ravivé le traumatisme de Pauline en raison de ses problèmes conjugaux avec son vieil ami ? La jeune femme a-t-elle été prise d'une crise de panique suicidaire durant la consultation, suite à ce nouveau traumatisme ? (Je me souviens de ce qu'Amara m'a fait subir à l'adolescence et de la façon dont j'ai quitté son cabinet, paniquée, en traversant le Parque Hundido.)

Il est bien connu que, concernant les relations familiales, Freud prenait parti pour les maris en conflit avec leurs épouses. De même, à l'instar de Kraepelin et Bleuler, Freud avait du mal à prendre le parti des enfants et se montrait plus enclin à prendre celui des parents. Par exemple, le psychiatre Richard von Krafft-Ebing fut contrarié par une lettre qu'il reçut d'une jeune fille de dix-neuf ans, Nina R., qui affirmait faire des rêves érotiques. Il écrivit à Freud, l'accusant de souffrir de « masturbation psychique ». En 1891, année où Pauline se jeta du domicile de Freud, ce dernier écrivit : « Nina R. a toujours été hyperactive, pleine d'idées romantiques, et pense que ses parents ne l'aiment pas. Elle a parfois le fantasme que son père ne l'aime pas. La patiente ne fait que lire et écrire » (ce qui rappelle quelque peu le diagnostic d'Amara). Deux ans plus tard, Freud écrivit au Dr Binswanger à propos de cette même jeune femme : « La perversité innée de son caractère se manifestait par son oubli de ses devoirs immédiats, de son adaptation à son milieu, tandis qu'elle s'efforçait d'acquiescer des intérêts à un niveau plus idéaliste et d'absorber des stimuli intellectuels plus élevés. » [5] Freud alla jusqu'à envoyer certaines femmes à l'hôpital psychiatrique de Bellevue dans les années 1890. [6]

Dans son premier ouvrage, *Études sur l'hystérie*, publié avec Josef Breuer, Freud abordait le sujet d'autres femmes. Breuer, qui lui avait trouvé ces patientes, avait joué un rôle paternel auprès de lui. Dans les années 1880, alors que Freud était encore un médecin inconnu et relativement pauvre, Breuer lui versait des sommes mensuelles. Bien qu'il n'ait pas toujours partagé les interprétations que Freud donnait des femmes dans leur livre commun, il exprima ses divergences avec une grande prudence et un profond respect envers son protégé. Cela suffit à ce dernier pour renier son maître et ne plus jamais lui adresser la parole. Josef Breuer fut profondément blessé par la réaction disproportionnée de Freud. Hanna, sa belle-fille, raconte un événement survenu bien des années plus tard : « On peut deviner à quel point cette rupture a dû affecter mon beau-père grâce à un petit incident, pourtant significatif, qui se produisit alors qu'il était déjà âgé. Il marchait dans une rue de Vienne lorsqu'il aperçut soudain Freud qui venait vers lui. » Intuitivement, il ouvrit les bras. Freud passa devant lui en faisant semblant de ne pas l'avoir vu. [7]

Voilà comment Freud a remercié la personne qui l'avait le plus protégé. Plus tard, Adler, Stekel, Jung, Rank et Ferenczi, tout comme Breuer, tombèrent en disgrâce auprès de Freud pour la même raison : ils n'adhéraient pas à l'intégralité de ses doctrines. Si Freud se comportait ainsi avec son protecteur et ses disciples, comment devait-il se comporter avec ses patients sans défense ? Outre le suicide de Pauline Silberstein, il est avéré que Freud a mis en danger la vie d'une autre de ses patientes : Emma Eckstein.

En 1895, voyant qu'Emma ne se remettait pas de son hystérie, Freud fit appel à Wilhelm Fliess. Les psychanalystes omettent souvent de mentionner, lorsqu'ils parlent de leur mentor, que Fliess, le meilleur ami de Freud, était « l'un des géants de la psychanalyse allemande » [8]. Fliess était convaincu que les névroses étaient liées au nez ; il retirait donc un fragment d'os nasal à ses patients les plus gravement atteints. Pendant les dix années de leur amitié, Freud prit les théories farfelues de son ami pour une science authentique. Il alla même jusqu'à surnommer son ami « le nouveau Kepler » pour ses découvertes en oto-rhino-laryngologie. C'est ainsi que Fliess, le nouveau Kepler, opéra Emma.

Après l'opération, Fliess retourna à Berlin, mais la jeune femme se mit à saigner abondamment. Inquiet, Freud l'emmena chez un véritable chirurgien qui, en lui rouvrant le nez, découvrit un morceau de gaze iodée que Fliess avait oublié pendant l'intervention. Cette gaze avait empêché la plaie de cicatriser correctement. Bien qu'elle ait guéri après l'opération, Emma garda une défiguration permanente : une cavité dans la joue. Cependant – et c'est là le point crucial –, Freud interpréta ce qui était arrivé à Emma Eckstein de telle sorte qu'il exonéra le charlatan irresponsable. Dans une de ses lettres, Freud écrivit à Fliess :

Vous aviez raison de dire que ses épisodes de saignement étaient hystériques, étaient provoqués par le désir et survenaient probablement aux moments sexuellement pertinents (la femme, par résistance, ne m'a pas encore fourni les dates). [9]

Freud conclut : « En ce qui concerne le sang, vous êtes totalement innocent ! » [10] Cette histoire de dates faisait partie des charlatans de Fliess qui, tel un astrologue, établissait des liens entre les dates et les menstruations pour prédire le destin des femmes. Mais ce qui nous intéresse, c'est l'interprétation de Freud. Je ne vois pas de meilleur exemple pour illustrer comment, malgré l'évidence de la culpabilité de Fliess, dans un conflit interpersonnel, le psychanalyste disculpe son ami, et ce, en blâmant la victime. J'appelle cela une revictimisation.

L'interprétation analytique que Freud a donnée à Emma, « hémorragie hystérique », n'était pas un lapsus dans sa correspondance avec Fliess. Dans son œuvre majeure, *L'Interprétation des rêves*, il consacre seize pages au cas d'Emma, sous le pseudonyme d'« Irma » : le sujet analytique le plus long de *l'ouvrage*. Freud y confesse avoir rêvé d'Irma (c'est-à-dire Emma Eckstein). Il n'est pas pertinent de le retranscrire ici. Ce qui importe, c'est que, selon Freud, ce rêve était la déclaration d'innocence de son inconscient face à l'accusation d'erreur médicale et, comme le poursuit son auto-analyse, le rêve blâmait plusieurs personnes : Emma/Irma pour avoir refusé son interprétation, Breuer, et un autre médecin apparu dans son rêve. L'ironie est frappante : une œuvre considérée par beaucoup comme fondamentale pour percer les mystères de l'esprit humain – *L'Interprétation des rêves* est d'ailleurs le livre préféré d'Amara – commence par une version déformée des actes de Freud et Fliess envers Emma. Comble de l'ironie, l'année de l'opération qui a défiguré Emma, Freud écrivit à Fliess pour lui demander si la maison où il avait rêvé d'Emma porterait un jour une plaque de marbre avec une inscription lapidaire, selon ses propres termes :

*C'est ici, le 24 juillet 1895, que
le secret du rêve fut révélé
au Dr Sigmund Freud. [11]*

Dix ans plus tard, en 1905, Freud écrivit à Emma et aborda de nouveau le sujet de l'opération ratée de Fliess. On aurait pu supposer qu'après tant d'années, le grand connaisseur de l'âme humaine aurait examiné sa conscience et regretté ce que lui et son confrère lui avaient fait. Il n'en fut rien. Dans sa lettre, Freud continua de l'accuser de croire que son problème était d'ordre

physique et qu'un autre médecin l'avait guérie. Comble de l'incroyable, Freud réitéra que la « résistance » d'Emma à son interprétation était responsable de l'échec de sa « psychanalyse ».

[\[12\]](#)



Sigmund Freud et Wilhelm Fliess en 1890.

La plus grave erreur de la carrière de Freud, celle qui allait avoir des conséquences désastreuses non pas pour quelques femmes, mais pour la manière dont ses disciples traitaient leurs clients tout au long du XXe siècle, fut son rejet de l'une de ses découvertes.

À la fin du XIXe siècle, Freud avait remarqué que certaines femmes qui le consultaient souffraient de souvenirs de viols commis par leur père : un phénomène entré dans l'histoire sous le nom de « théorie de la séduction ». En 1896, il publia un article sur le sujet, intitulé « L'étiologie de l'hystérie ». Jeffrey Masson suggère que, voyant que ces révélations ne firent que l'éloigner de ses collègues dans une Vienne incapable de traduire les pères en justice, Freud, à l'instar des psychiatres, inversa son idéologie et décida de blâmer les victimes. Il les qualifia d'« hystériques » et définissait l'hystérie comme un désir caché d'être séduit. On sait aujourd'hui que l'inceste était plus fréquent qu'on ne le pensait en Europe au XIXe siècle, mais ce renversement de la culpabilisation allait constituer la pierre angulaire de l'édifice freudien. Pour la psychanalyse, l'année 1897 marque à la fois l'abandon de la théorie de la séduction de Freud (si vous dites que votre père vous a agressé sexuellement...) et la « découverte » du complexe d'Œdipe (...cela signifie que vous en aviez en réalité des fantasmes).

En 1900, Freud rencontra pour la première fois Ida Bauer, qu'il surnommait « Dora ». M. K., industriel et ami du père de Dora, tenta de la séduire à deux reprises : la première fois alors qu'elle n'avait que treize ans, et la seconde à quinze ans. M. K. l'embrassa de force sur la bouche, ce à quoi Dora réagit « avec un profond dégoût » [\[13\]](#) . Lorsque la jeune fille rapporta les faits, son père voulut l'emmener chez un médecin. Dora refusa : elle ne désirait qu'une chose : être innocentée du harceleur de Lolita. Finalement, elle céda.

Lors d'une séance avec Freud, Dora, âgée de dix-sept ans, lui raconta son histoire. Puisque son père ne l'avait pas soutenue, peut-être que le docteur Freud le ferait. Freud l'écouta pendant plusieurs séances et, contrairement à son père, crut à son récit. Mais il fit plus encore. Voici un extrait d'un article dans lequel Freud confesse ce qu'il a dit à Dora lors de leur consultation :

Vous conviendrez que rien ne vous met plus en colère que d'avoir l'impression que vous aviez simplement fantasmé sur la scène au bord du lac [lieu de la séduction]. Je sais maintenant — et c'est ce dont vous ne voulez pas qu'on vous parle — que vous *pensiez* que les propositions de M. K. étaient sérieuses et qu'il ne s'arrêterait pas avant que vous ne l'ayez épousé. [14]

C'est l'une des erreurs que commettent quotidiennement les analystes. À l'heure actuelle, l'un d'eux « interprète » les pensées d'un de ses clients naïfs de manière aussi arbitraire. Un autre exemple est la façon dont Amara a interprété ma fugue chez ma grand-mère comme une manifestation d'insécurité face à mes frères et sœurs. Lorsque Freud a interprété qu'elle était amoureuse d'un homme trois fois plus âgé qu'elle et qu'elle avait éprouvé du dégoût lorsque M. K. avait tenté de l'embrasser, la qualifiant d'« hystérique » — Freud supposait que si Dora avait été normale, elle aurait réagi avec plaisir —, la jeune fille n'a pas contesté ses propos. Elle a dit adieu au charlatan viennois et n'a plus jamais remis les pieds dans son cabinet.

Freud prit sa revanche en élaborant la théorie selon laquelle, si une personne contestait l'interprétation de l'analyste, c'était simplement par manque de lucidité, par refus de se confronter à sa propre réalité psychologique. Cette surinterprétation, érigée en doctrine en psychanalyse, il la baptisa « résistance » : un concept qu'il avait déjà utilisé dans le cas d'Emma Eckstein. Pour Freud et les psychanalystes, ce terme signifie qu'une fois l'interprétation établie, le cas est clos : tout le reste n'est que « résistance ». Écoutons encore une fois Freud :

Nous ne devons pas nous laisser égarer par des dénis initiaux. Si nous restons fermes sur ce que nous avons déduit, nous finirons par vaincre toute résistance en soulignant le caractère inébranlable de nos convictions. [15]

Freud ajoute ensuite que « cette conviction est devenue si absolue en moi... »

C'est le langage du dogmatique, non celui de l'étudiant de l'esprit, et encore moins celui de l'esprit d'autrui. Ce que Freud désirait vraiment, c'était que Dora sombre dans une *folie à deux* avec lui (comme ce fut mon cas avec Amara lorsqu'il m'empêcha d'annuler mes rendez-vous). Non seulement Freud ne s'excusa pas auprès de Dora pour la bêtise qu'il avait dite à propos de M. K., mais il érigea son interprétation absurde au rang de science, déployant toutes les ressources littéraires de son intellect. Son essai sur Dora, *Fragment d'analyse d'un cas d'hystérie*, est l'étude clinique la plus complète de son œuvre et l'ouvrage le plus cité sur l'« hystérie » féminine. Dans ce *Fragment d'analyse*, Freud osa interpréter la toux de Dora comme l'expression de son désir de pratiquer une fellation sur M. K., et il interpréta également deux de ses rêves selon cette même perspective sexuelle. De toute évidence, le désaccord de l'adolescente avec de telles interprétations constituait une forme de « résistance ». Insatisfait de cela, Freud utilisa également le cas de Dora pour développer la célèbre théorie du « transfert ». Lisons Freud une fois encore :

...ces indices qui rendent plausible un transfert sur moi. ... Je conclus que, lors d'une des séances de traitement, la patiente [Dora] a décidé qu'elle voulait que je l'embrasse. [16]

Freud s'est bercé d'illusions en croyant qu'une jeune femme dans la fleur de l'âge désirait être embrassée non seulement par M. K., mais aussi par lui. Dans l'une des rares biographies de qualité

consacrées à Freud, le psychanalyste Louis Breger affirme que la thérapie appliquée par Freud à Dora était manifestement néfaste et qu'il est pénible de relire ce cas aujourd'hui. [17] Cette thérapie nocive apparaît dans l'excellente pièce mexicaine *Feliz Nuevo Siglo Doktor Freud* (Bon nouveau siècle, Docteur Freud) de Sabina Berman. Cette comédie de Berman, que j'ai beaucoup appréciée et qui a même été jouée en Espagne, traite précisément de ce qui a été dit ici à propos de Freud et de Dora.

Je me demande comment quelqu'un comme Freud a pu entrer dans l'histoire comme un observateur perspicace de l'esprit. Parce que les analystes continuent de suivre les doctrines freudiennes, ils ont terni l'image de Dora pendant un siècle sans jamais l'avoir rencontrée. Masson nous apprend que des analystes célèbres comme Ernest Jones, Félix Deutch, Jacques Lacan et même des féministes comme Toril Moi ont parlé de Dora avec mépris. Jenny Pavisic, analyste lacanienne, m'a dit personnellement : « Dora était une hystérique qui... ». Autrement dit, la *folie à deux* des fervents adeptes des idées de Freud persiste. En réalité, le docteur Freud a accusé Dora pour disculper l'industriel et Emma pour disculper son ami : prémices de ce qu'Amara me ferait subir trois quarts de siècle plus tard : me blâmer pour disculper mes parents. Tout au long du XXe siècle et au début du XXIe siècle, les disciples de Freud ont blâmé d'innombrables Dora, Emma et Césaire.

À la fin du XIXe siècle, dans une lettre à Wilhelm Fliess, Freud confia qu'à la suite de son essai sur la séduction, où il abordait l'inceste au sein des classes moyennes et supérieures, « on m'a ordonné de m'abandonner et je suis isolé » [18]. Masson estime que le cas de Dora lui a donné raison. Sa nouvelle théorie de l'hystérie marquait un revirement complet par rapport à sa position antérieure. Désormais, Freud ne s'en prenait plus à de puissants industriels comme M. K., mais à une jeune femme sans défense. Le comportement de Freud était conforme à la psychiatrie : prendre parti pour les parents et les classes aisées contre leurs victimes. De ce point de vue, il n'est pas exagéré d'affirmer que la psychanalyse s'est fondée sur la trahison des femmes et des adolescents dans la Vienne du début du XXe siècle.

L'affaire Dora et l'abandon de sa théorie de la séduction ne sont pas des fautes vénielles du fondateur de la psychanalyse. Ils invalident deux piliers de l'édifice freudien : la notion d'hystérie et le fameux complexe d'Œdipe. Mais Freud a aussi usé de son prestige pour prendre le parti des parents en conflit avec leurs adolescents. Cela transparaît dans ses propres écrits. Dans *La Psychopathologie de la vie quotidienne*, Freud raconte qu'une mère lui a demandé d'examiner son fils. Freud a remarqué une tache sur son pantalon, et l'adolescent lui a dit qu'il avait laissé tomber un œuf. Freud n'a pas cru à cette histoire et s'est entretenu en privé avec la mère : « J'ai... pris pour base de notre discussion sa confession selon laquelle il souffrait des troubles liés à la masturbation. » [19] Le sens de cette anecdote, et je le dois à Thomas Szasz, est que le garçon ne souffrait de rien : c'était une mère ignorante qui s'inquiétait de la sexualité naissante de son fils. Freud considérait l'éjaculation adolescente, un phénomène aussi normal, comme « psychopathologique ». Qu'elle soit due à la masturbation ou non, à l'instar des catholiques qui emmènent leurs enfants à la confession, l'émission du garçon justifiait toute une cérémonie médicale aboutissant à un diagnostic formel.

Il ne s'agissait pas d'un simple lapsus isolé de Freud. Toute sa vie, il a partagé l'hystérie victorienne entourant la masturbation : une véritable hystérie, et non l'« hystérie » d'Emma et Dora qui n'a fait de mal à personne. Freud considérait la masturbation comme une affaire très sérieuse. Il écrivait à Fliess que la masturbation était la « dépendance première » dont découlaient toutes les autres, y compris la dépendance à la morphine et l'homosexualité. [20] Nous sommes tellement habitués à voir Freud comme le pionnier de la révélation courageuse de la sexualité

humaine qu'il nous est difficile de le percevoir pour ce qu'il était : un défenseur de la morale de son époque. De fait, il n'a pas expliqué à ses propres enfants comment les bébés viennent au monde, mais les a envoyés consulter le médecin de famille pour qu'il leur explique. L'anecdote la plus fascinante que je connaisse à ce sujet est racontée par Oliver Freud, l'un des fils de Freud.

À seize ans, Oliver demanda conseil à son père au sujet de la masturbation. Le garçon espérait que le célèbre médecin de l'âme humaine le libérerait de toute culpabilité. Freud fit tout le contraire : il le mit en garde contre la masturbation. Selon les propres mots d'Oliver, il fut « très perturbé pendant un certain temps » [21]. Louis Breger remarque qu'Oliver avait le sentiment que la réprimande de son père avait érigé une barrière empêchant toute communication entre eux [22]. Des années plus tard, Oliver serait l'enfant de Freud qui s'éloignerait le plus de sa famille. Quel meilleur exemple pour dépeindre le vrai visage de Freud, le créateur d'une théorie globale centrée sur l'érotisme humain ? L'homme qui a fondé la profession d'écoute de ceux qui avaient besoin de parler de leur sexualité n'a pas écouté son propre fils !

* * *

Je vais maintenant aborder la position de Freud sur les réalités politiques de son époque.

La Première Guerre mondiale fut la plus grande catastrophe qu'ait connue l'Europe au début du siècle. Elle a brutalement ramené les populations à la réalité, les arrachant au rêve optimiste d'un progrès irrésistible propre au XIXe siècle. Jamais auparavant des millions de personnes n'avaient péri dans un seul conflit. La guerre n'a pas seulement tué et blessé de nombreux soldats au combat, mais ses conséquences émotionnelles ont également touché leurs épouses et leurs familles.

Freud était au sommet de sa gloire intellectuelle lorsque le conflit éclata. Dans un premier temps, il embrassa le nationalisme de l'époque et confia même à un disciple : « Toute ma libido est pour l'Autriche-Hongrie. » [23] L'euphorie de Freud, comme celle de ses compatriotes, s'estompa lorsque les dures réalités de la guerre et le nombre de morts commencèrent à se manifester. Je ne peux m'étendre sur les détails, mais je mentionnerai la position de Freud face aux milliers de soldats traumatisés qui avaient survécu aux combats. Le film « *Les Sentiers de la gloire* » de Stanley Kubrick fut le premier à dépeindre l'enfer des tranchées de la Première Guerre mondiale, notamment le traumatisme psychologique de certains soldats, que Freud appelait alors « névrose de guerre ». Pour certains médecins anglais et français – et il ne s'agit pas d'un film, mais d'une histoire vraie –, il était évident que ces traumatismes étaient causés par leurs expériences de guerre. Aujourd'hui, le terme de syndrome de stress post-traumatique (SSPT) est parfois utilisé pour désigner les vétérans de la guerre du Vietnam et des guerres du Golfe.

Freud, en revanche, était aveugle à l'évidence. Dans sa contribution à la monographie « *Psychoanalyse et névrose de guerre* », il écrivait que les troubles mentaux des soldats avaient une origine purement sexuelle, et ses disciples les plus proches l'appuyaient. Josef Breuer, malgré son âge avancé pendant la guerre, aida à soigner certains survivants. Son attitude philanthropique contraste fortement avec celle de Freud, qui ne soigna jamais un seul soldat. Freud se contentait de tirer ses conclusions directement de ses théories. Pour lui, ces théories étaient des lois de la nature, et l'on pouvait en déduire tout ce qui touchait au comportement humain. Si la théorie freudienne reposait sur l'axiome de la sexualité humaine, alors toutes les névroses, y compris la « névrose de guerre », devaient nécessairement avoir une étiologie sexuelle. Un seul cas suffira à illustrer la position de Freud. En 1919, Lou Andreas-Salomé, l'un des disciples les plus célèbres de Freud, lui écrivit au sujet d'un soldat dont le frère jumeau était mort à la guerre. Ni Andreas-Salomé ni Freud n'ont prêté attention à cette perte. Sous la direction de Freud, Andreas-Salomé a

mené l'« analyse » du jumeau survivant autour de doctrines freudiennes classiques telles que l'homosexualité latente, le complexe d'Œdipe et la fixation sur la figure paternelle. [24]

L'interprétation freudienne est aussi capricieuse que celles d'Emma et de Dora, ou que celle d'Amara concernant ma fugue chez ma grand-mère. Mais Freud était coupable de bien plus qu'une simple prise de position théorique. Le fondateur de la psychanalyse s'est non seulement rangé du côté des puissants en conflit avec les jeunes femmes, mais aussi du côté de l'État en conflit avec les soldats.

Durant la Première Guerre mondiale, le psychiatre allemand Julius Wagner-Jauregg infligea de douloureux chocs électriques à de jeunes hommes souhaitant quitter l'armée. Après la guerre, certains de ceux qui avaient été traités au service de psychiatrie de l'hôpital général de Vienne, dirigé par Wagner-Jauregg, portèrent plainte, et en 1920, une commission fut nommée pour enquêter sur ces accusations. La commission sollicita l'avis de Freud, qui prit la défense de Wagner-Jauregg. Mieux encore, il insista pour que les soldats qui accusaient le célèbre médecin soient qualifiés de « patients » et que leur peur soit qualifiée de « maladie ». La commission trancha en faveur de Wagner-Jauregg. Convaincu de sa propre rectitude et persuadé de n'avoir jamais commis d'actes répréhensibles, Freud ne regretta jamais ses agissements envers ces jeunes soldats. [25]

Je tiens à souligner que ces fautes n'étaient pas des cas isolés dans les biographies de Freud et Jung. Dans l'ensemble de leur œuvre considérable, on ne trouve pas une seule critique à l'égard de l'hospitalisation psychiatrique involontaire. Ayant fait ses armes à l'hôpital Burghölzli de Zurich sous la direction de Bleuler, Jung connaissait bien le néologisme forgé par son mentor : la schizophrénie. À une occasion, Freud s'est fait complice de la psychiatrie carcérale pratiquée par Bleuler et Jung. Le 16 mai 1908, Freud écrivait à Jung :

Ci-joint le certificat d'Otto Gross. Une fois que vous l'aurez en votre possession, ne le laissez pas sortir avant octobre, date à laquelle je pourrai m'en occuper. [26]

Cela sent la mafia. Gross lui-même était médecin et, ironiquement, avait publié la même année une lettre à un rédacteur en chef pour protester contre l'internement involontaire d'une jeune fille par son père. Le 17 juin, Gross s'évada de l'hôpital Burghölzli. Jung riposta en le qualifiant de « schizophrène ». Freud accepta avec enthousiasme ce diagnostic. [27]

En 1975, l'Institut mexicain de sécurité sociale organisa à Mexico une conférence internationale sur la psychiatrie et la psychanalyse, à laquelle participa Tom Szasz aux côtés d'autres psychiatres et analystes européens et latino-américains. Lors d'une table ronde, Szasz interpella ses collègues et leur fit part de son opinion sur les médecins et psychiatres pratiquant la lobotomie.

L'autre conclusion, c'est qu'ils sont des gangsters, des bouchers, des criminels et des délinquants. C'est ma conclusion. Et j'ajouterais que des gens comme Freud sympathisent aussi avec ces bouchers, puisqu'il n'a jamais dénoncé ces agissements pendant quarante ans. Et cela se passait juste à côté. Il s'est comporté comme ces Allemands qui, quand les Juifs étaient dans les chambres à gaz, prétendaient ne rien sentir. Enfin, ma conclusion est que Freud et Jung, surtout Freud – qui avait pourtant de nombreuses idées intéressantes et était très intelligent – étaient au fond des gangsters, car il ne s'intéressait pas à l'étude scientifique. Son seul intérêt était de construire ce qu'il appelait le mouvement psychanalytique.

Les mots sont très importants. Galilée n'a pas fondé de mouvement. Darwin n'a pas fondé de mouvement. Mendel n'a pas fondé de mouvement. Einstein n'a pas fondé de

mouvement. Freud prétendait être un scientifique, mais comme il avait besoin d'un mouvement, cela fait de lui un homme politique. La seule question qui reste est : appréciez-vous Freud en tant qu'homme politique ou non ? Je le trouve détestable.

[28]

Les analystes qui partageaient la table ronde avec Szasz n'ont pas répondu à ces critiques : que Freud soit resté silencieux tout au long de sa carrière face aux crimes psychiatriques commis dans la maison voisine. Igor Caruso et Marie Langer l'ont offensé, et Szasz a dû quitter la discussion.

[29] Mais le plus important est de souligner que ces sommités de la psychanalyse n'ont absolument pas réagi à l'indifférence de Freud face à ce crime. Ils n'avaient rien à dire.

Non seulement Freud manquait de compassion pour les victimes de la Seconde Guerre mondiale et de l'internement psychiatrique, mais, à l'instar de son mentor Charcot, il qualifiait d'« hystériques » les femmes persécutées par l'Inquisition. C'est l'un des faits qui m'a le plus horrifié à la lecture du classique de Szasz, *La Fabrique de la folie* : Freud et son mentor ne parlaient pas des bourreaux, mais diagnostiquaient les victimes des inquisiteurs. Dans sa nécrologie de Charcot, Freud écrivait :

En déclarant que la possession par un démon était la cause des phénomènes hystériques, le Moyen Âge a en fait choisi cette solution ; il n'aurait fallu que remplacer la terminologie religieuse de cette époque sombre et superstitieuse par le langage scientifique d'aujourd'hui. [30]

Comme l'a souligné Szasz, cette affirmation est extraordinaire. Freud reconnaît que la description psychanalytique de l'hystérie n'est qu'une révision sémantique de la description démonologique ! Freud a écrit cette note en 1893. Plus récemment, certains psychiatres et historiens, pourtant favorables à la psychiatrie, continuent de proférer exactement les mêmes inepties. Par exemple, dans *Nouvelle histoire de la psychiatrie*, publié en France en 1983, les directeurs de publication, Jacques Poster et Claude Quétel, ont rédigé une notice biographique sur Johann Christian Heinroth et son vocabulaire. Ce psychiatre du XIXe siècle assimilait la maladie mentale au péché. Poster et Quétel ont fait remarquer que le vocabulaire luthérien de Heinroth avait été largement critiqué et était tombé en désuétude de nos jours. Mais ils ont aussitôt ajouté : « Cependant, si l'on substitue la notion de « péché » à celle de « culpabilité », nombre de ses idées acquièrent une dimension étonnamment moderne. » [31] Un autre contributeur, le psychiatre mexicain Héctor Pérez Rincón, a écrit : « On ne peut parler de l'histoire de la psychiatrie en Nouvelle-Espagne sans prendre en considération... l'activité de l'Inquisition dans certains comportements qui seraient aujourd'hui classés comme psychiatriques. » [32] Ainsi, dans un livre publié un siècle après la déclaration de Freud, certains psychiatres continuent d'affirmer que sa novlangue n'est qu'une révision sémantique de l'idéologie de l'Inquisition.

Au IVe siècle, les étiquettes stigmatisantes étaient celles de païen et d'hérétique. Mille ans plus tard, il n'y avait plus de païens gréco-romains – ils avaient été exterminés par l'Église –, seulement des hérétiques, mais un nouveau groupe apparut pour être stigmatisé : les sorcières. En 1486, les théologiens dominicains Jacob Sprenger et Heinrich Krämer publièrent le *Malleus Maleficarum*, littéralement le marteau des sorcières : le manuel médiéval qui allait devenir la source idéologique de la terreur pour d'innombrables femmes : une chasse inhumaine qui allait durer des siècles. Le nombre exact de femmes assassinées est inconnu, mais certaines estimations varient de cent mille à un demi-million. La dernière exécution pour « sorcellerie » eut lieu en Pologne en 1793. Incroyablement, ces victimes de chrétiens fanatiques ne sont pas considérées comme telles dans les écrits des psychiatres. À la suite de Charcot et Freud, les psychiatres parlent de neuropathologies en référence non pas aux inquisiteurs, mais à leurs victimes. Szasz observe que,

pour les historiens de la psychiatrie Franz Alexander et Sheldon Selesnick, le fait que ces femmes aient été torturées et brûlées suffisait à faire *d'elles*, et non de leurs meurtriers, des objets d'intérêt médical. Et que disent les psychiatres des auteurs du *Malleus Maleficarum* ? Gregory Zilboorg, un autre historien de la psychiatrie, les qualifie de « deux dominicains intègres ». On retrouve des propos admiratifs similaires dans les écrits de Jules Masserman, un autre psychiatre. [33] De toute évidence, ces médecins, aussi arrogants que ces théologiens médiévaux, diagnostiquent des « psychopathologies » des siècles plus tard, sans avoir examiné médicalement aucune de ces femmes. J'appelle cela la logique du Pays des Merveilles, en référence au conte de Lewis Carroll : le surréalisme de punir la victime et non le coupable.

Le point le plus pertinent de ce monde merveilleux qu'est la psychiatrie est que de nombreux psychiatres adhèrent aujourd'hui à ces récits psychiatriques officiels. Même les étudiants du XXI^e siècle les acceptent. Par exemple, dans son mémoire de licence en psychologie de l'Université nationale autonome du Mexique en 2001, Guillermo Gaytan écrivait : « *Le Malleus Maleficarum* de Sprenger et Kramer, ouvrage que l'on peut considérer comme un véritable traité de psychopathologie, contenait également un bon nombre de mesures correctives. » [34]

Mesures correctives ! L'auteur approuve-t-il le bûcher des femmes ? Heureusement pour les historiens qui ne sont ni psychiatres ni psychologues, comme Hugh Trevor-Roper, la chasse aux sorcières était manifestement une entreprise paranoïaque de l'Église. Après les Lumières, il n'y a aucune excuse pour considérer ce chapitre de l'histoire autrement. Il ne me surprend pas qu'un homme qui qualifie d'hystérique la victime de fanatiques – Freud – ait traité certains de ses patients de cette manière.

[1] David Cooper, cité dans Francisco Gomezjara (éd.) : « La otra psicología » dans *Alternativas a la psiquiatría ya la psicología social* (México : Fontamara, 1989), p. 76. Ce dossier d'articles publiés dans diverses revues et journaux mexicains a été initialement publié en 1982. L'édition à laquelle je fais référence est l'édition augmentée de 1989.

[2] Freud à James Putnam, cité par Ernest Jones. À la page 153 de *The Myth of Mental Illness* (Harper & Row, 1974), Thomas Szasz le cite en allemand (« Ich betrachte das Moralische als etwas Selbstverständliches... Ich habe eigentlich nie etwas Gemeines getan. »).

[3] Cité dans Louis Breger : *Freud : el genio y sus sombras* (Javier Vergara, 2001), p. 71. Le titre original est *Freud : Darkness in the Midst of Vision* (John Wiley & Sons, 2000).

[4] Ibid., (édition espagnole) p. 72.

[5] Cité dans Masson : *Contre la thérapie*, p. 82.

[6] Ibidem.

[7] Hanna Breuer, citée dans Breger : *Freud*, p. 174 (édition espagnole). La relation entre Josef Breuer et Freud est expliquée dans trois chapitres de l'ouvrage de Breger.

[8] Martin Gardner : « Freud et Fliess : le triste sage du nez d'Emma Eckstein » dans *Skeptical Inquirer* (été 1984), p. 302.

[9] Ibid., p. 304.

[10] Ibid.

[11] Freud à Wilhelm Fliess, cité dans Breger : *Freud* (édition espagnole) p. 196.

- [12] J'ai lu cela dans *ibidem*, p. 511.
- [13] *Ibidem*, p. 212.
- [14] Masson : *Contre la thérapie* , p. 95.
- [15] Cité dans Paul Gray, « L'assaut contre Freud », *Time* (29 novembre 1993), p. 33.
- [16] Breger : *Freud* (édition espagnole), p. 162.
- [17] *Ibid.*
- [18] Masson : *Contre la thérapie* , p. 104.
- [19] Freud, cité dans Szasz : *La Manufacture de la folie* , p. 195.
- [20] J'ai lu plusieurs citations de Freud à Fliess sur la masturbation dans Szasz : *Pharmacracy* , pp. 102 et suiv. Voir aussi *La Manufacture de la folie* , pp. 189-194.
- [21] Oliver Freud, cité dans Breger : *Freud* (édition espagnole), p. 375.
- [22] *Ibid.* Aux pages 244 et suivantes, Breger évoque un autre cas où Freud, faisant preuve d'ouverture d'esprit, n'a pas condamné la masturbation d'Albert Hirst, l'un de ses patients. Mais Freud n'a jamais mentionné ce cas dans ses écrits : ce que l'on sait provient du récit de Hirst lui-même.
- [23] Freud, cité dans *ibid.*, p. 305.
- [24] *Ibid.*, p. 339.
- [25] *Le Mythe de la psychothérapie* de Thomas Szasz contient un chapitre sur Freud et l'électrothérapie.
- [26] Szasz : *Anti-Freud* , p. 135 et suiv.
- [27] Ces observations sont tirées de *ibid.*, p. 136. Un compte rendu plus détaillé de ces événements et de l'histoire erratique d'Otto Gross apparaît dans *The Aryan Christ: The Secret Life of Carl Jung* de Richard Noll (Random House, 1997).
- [28] Basaglia et al. : *Razón, locura y sociedad* , pp. 178ff (ma traduction).
- [29] *Ibid.*, pp. 179-184.
- [30] Freud, cité dans Szasz : *La Manufacture de la folie* , p. 73.
- [31] Jacques Poster et Claude Quézel (éd.) : « Diccionario biográfico » dans *Nueva historia de la psiquiatría* (Fondo de Cultura Económica, 2000), p. 652, ma traduction.
- [32] Héctor Pérez-Rincón : « Mexique » dans *ibid.*, p. 525, ma traduction.
- [33] Dans le chapitre « La sorcière comme patiente mentale » de *La Manufacture de la folie* , Szasz présente les positions de Charcot, Freud, Zilborg et d'autres médecins concernant l'Inquisition.
- [34] Guillermo Gaytan-Bonfil : *El diagnóstico de la locura en el Manicomio General de La Castañeda* (thèse de premier cycle, Faculté de psychologie, UNAM, 2001), p. 3, ma traduction.

[Partager](#)

Partager cet article

•

9 réponses

1.



[César Tort](#) dit :

[13 novembre 2025 à 10h33](#)

Merci beaucoup, Professeur MacDonald, de m'avoir permis de publier la traduction de quelques pages de mon livre *Hojas Susurrantes*, que l'on peut se procurer en espagnol [ici](#) (à ce jour, seul le premier chapitre de ce livre est [disponible](#) en anglais).

Je profite de cette occasion pour vous avertir qu'un harceleur usurpe mon identité depuis des années sur des forums racistes. À l'exception des articles que j'ai publiés sur *TOO* (et un ou deux très brefs sur *Counter-Currents*), je tiens à prévenir les lecteurs que chaque fois qu'un commentateur nommé « Cesar Tort » apparaît sur ces forums, il ne s'agit pas de moi, mais de mon usurpateur (qui, il y a peu, sous un autre nom, m'a diffamé dans la section commentaires *d'Occidental Dissent*, prétendant que j'avais une relation homosexuelle avec un commentateur avec lequel j'ai seulement interagi en ligne !).

Alors, chaque fois que vous voyez quelqu'un portant mon nom débiter des absurdités, ou même mentionner mon nom complet pour dire des choses comme celles ci-dessus en utilisant d'autres faux comptes, soyez assurés qu'il s'agit de ce harceleur/imposteur qui est obsédé par moi (je suppose, parce que [cet homme](#) est vraiment perturbé par ce que j'ai écrit sur l'Amérique latine sur mon blog « *The West's Darkest Hour* » du point de vue du réalisme racial).

Lorsque je commente sur des forums racistes, même les miens, j'utilise UNIQUEMENT mes initiales, CT (sauf bien sûr dans des articles comme celui-ci, puisque j'en suis l'auteur).

Merci de vous en souvenir !

[Répondre](#)

2.



[Viande de brousse](#) dit :

[13 novembre 2025 à 10h58](#)

Freud s'opposait à la circoncision, ce qui le distinguait des autres Juifs. Il était également farouchement loyal à Vienne, ce qui, là encore, le plaçait au-dessus des autres Juifs. Si la majorité des Juifs étaient plus comme Freud, je ne pense pas que nous aurions la plupart de nos problèmes actuels.

[Répondre](#)

•



[Benjoin](#) dit :

[13 novembre 2025 à 12 h 33](#)

Avec une armée de psychanalystes freudiens aux commandes, quel serait l'état actuel de la prise en charge des cas de maltraitance infantile en Occident (qui, pour le dire gentiment, laisse à désirer) ? Tout dépend de la gravité de la maltraitance infantile : est-elle un problème bien plus répandu qu'on ne le reconnaît souvent publiquement, tant par son ampleur que par la gravité des cas ? Ce problème a des répercussions sur les générations futures comme sur les générations précédentes. J'espère toujours que les clivages raciaux et ethnocentriques ne seront pas instrumentalisés à des fins partisans sur cette question (la santé mentale).

[Répondre](#)



•

[Benjoin](#) dit :

[13 novembre 2025 à 16h41](#)

Bonjour. J'ai déjà tenté de répondre à ce message par une question, mais je vois qu'elle n'est pas parvenue. Je vais la reformuler et réessayer. Par ailleurs, je sais qu'un troll (le même individu qui harcèle l'auteur de cet article) usurpe mon identité ici depuis peu, ce qui explique peut-être pourquoi mon commentaire n'a pas été publié. Je tiens donc à rassurer les lecteurs : c'est bien moi. On peut généralement me reconnaître à mon style d'écriture et à ma syntaxe parfois un peu particulière (ou à mon adresse e-mail standard, que j'utilise pour les modérateurs).

Ma première réaction serait : ne pensez-vous pas que cela ne ferait qu'aggraver le problème ? (Et, si ce n'est pas le cas, pourquoi ?). Il semble que ses points positifs ne compensent pas ses inconvénients majeurs.

Avec une armée de psychiatres freudiens, quel serait l'état des abus sexuels sur mineurs, et quel serait l'impact de leurs traitements sur les enfants ? J'imagine que cela dépend de si l'on considère les abus sexuels sur mineurs comme un problème grave, et si l'on admet qu'ils sont bien plus répandus qu'on ne le reconnaît généralement, et tout aussi graves en raison de la gravité des cas eux-mêmes. Il faudrait également prendre conscience des dégâts considérables causés par ces charlatans et ces chasseurs de sorcières. J'espère souvent, malgré les conséquences néfastes de ce sujet, que la loyauté raciale ou ethnocentrique ne se transforme pas en parti pris sur cette question (la santé mentale). Autrement dit, nous devrions penser en tant que communauté solidaire, avec une volonté collective de soutenir et de défendre notre propre communauté blanche, et non comme des individus cyniques et distants, prêts à la trahir davantage. Je ne connais aucun groupe traité plus durement par la société, blancs compris, que les enfants blancs victimes de l'industrie psychiatrique. Je tiens à préciser que je ne sous-entends rien de ce que je dis à votre sujet.

[Répondre](#)

•



3.

[Benjoin](#) dit :

[13 novembre 2025 à 11h47](#)

Merci pour cet excellent article. Je l'ai beaucoup apprécié et je l'étudierai plus en détail dans les prochains jours. « Aveugles à l'évidence » : je pense que cette expression résume bien le domaine de la psychiatrie (inspiré, dans une certaine mesure, par la psychanalyse) et la santé mentale en général. J'ai interprété la « résistance » comme étant identique à leurs accusations iatrogènes de « manque de discernement », où un patient les confronte à leurs spéculations erronées, alimentées par l'industrie pharmaceutique, et à leurs décisions froides et autoritaires, ou bien dit la vérité sur sa propre vie, et se retrouve alors encore plus maltraité.

Je pourrais malheureusement appliquer cette critique d'« ignorance volontaire » à la plupart du grand public sur ce sujet. Depuis la publication de documents anéantissant la théorie biomédicale cruelle et irréfutable, tels que ceux des chercheurs Jay Joseph, Eliot Valenstein, Patrick D. Hahn, Paris Williams et Colin Ross (qui, à ma connaissance, n'ont jamais été réfutés – la position de leurs adversaires ne repose que sur des dogmes, de la manipulation et des vœux pieux), ces étiquettes malheureuses et stigmatisantes d'hérésie – car ce n'est rien d'autre qu'une véritable inadaptation émotionnelle, parfois aux conséquences dévastatrices, suite à un traumatisme environnemental prolongé – devraient disparaître. Or, il n'en est rien.

C'est pourquoi je pense qu'au lieu de nous focaliser aveuglément sur les études scientifiques et les rapports médicaux, nous devrions consacrer davantage de temps à écouter les cas concrets (les vies réelles) que Freud lui-même s'est empressé de rejeter et d'ignorer au profit de ses hypothèses lucratives. Il s'agit des témoignages innombrables, des journaux intimes et des autobiographies sincères des patients les plus chanceux, ceux qui n'ont pas sombré dans le désespoir absolu et le suicide, ni dans la folie chronique.

Mais tant que le quatrième commandement, celui d'honorer son père et sa mère – quoi qu'il arrive, semble-t-il – ne sera pas abandonné, en gardant peut-être à l'esprit les propos de Friedrich Nietzsche sur le fait de « s'arracher les pieds de son droit à la morale chrétienne », je crains que notre société (je pense ici uniquement aux Blancs, gardiens des valeurs chrétiennes occidentales, bien que ce constat s'applique, dans une certaine mesure, à toutes les races), elle-même victime de ces intériorisations parentales profondément ancrées et de ces tabous tenaces, ne continue de déformer la réalité et de détruire psychologiquement ceux qui sont, comme cela a toujours été le cas dans l'ensemble, victimes de graves maltraitances parentales. Cela pourrait, au passage, ouvrir la boîte de Pandore pour les sceptiques. Je suis reconnaissant envers John Modrow et d'autres auteurs du même genre, notamment dans « Comment devenir schizophrène », ainsi qu'envers Morton Schatzman dans « Meurtre de l'âme » et les témoignages indirects de David Helfgott dans « Shine » et « Love You to Bits and Pieces », qui m'ont éclairé davantage sur ce sujet (et m'ont profondément touché).

Merci encore pour votre article, et merci à Kevin de l'avoir publié.

J'ai inclus ci-dessus un lien vers mon petit site web amateur, où, parmi d'autres contributions diverses, j'ai enregistré des extraits de mes lectures d'ouvrages de chercheurs et de patients qui, à mon avis, ont abordé cette question sous un angle véritablement empreint de compassion.

[Répondre](#)



4.

Guillaume dit :

[13 novembre 2025 à 13h11](#)

Le canular de Ratibor-Ray Jurjevich sur le freudisme se trouve ici :

<https://archive.org/details/hoaxoffreudismst0000jurj/page/n3/mode/2up>

[Répondre](#)



5.

Joe Webb dit :

[13 novembre 2025 à 16h52](#)

Il y a un an, j'ai lu la déconstruction de Freud par Jeffrey Masson. Magistrale.

Il faudrait que quelqu'un écrive sur la perspective juive chez Freud... sa haine de la société occidentale et du christianisme/de la culture.

Freud semble aujourd'hui si mort qu'il ne reste plus que quelques effluves de décomposition de son cadavre. J'ai connu il y a quelques années un Juif freudien qui était l'un des individus les plus odieux que j'aie jamais rencontrés.

[Répondre](#)



•

Kevin MacDonald dit :

[14 novembre 2025 à 6h45](#)

Avez-vous lu le chapitre sur la psychanalyse dans Culture of Critique ? Masson y est cité parmi de nombreux autres auteurs.

[Répondre](#)



•

César Tort dit :

[14 novembre 2025 à 7h12](#)

Malheureusement, en Amérique latine, Freud est encore pris au sérieux dans certains milieux, et j'ai entendu dire que sa pensée connaît un regain d'intérêt en Allemagne. À propos de Masson, j'ai oublié d'inclure correctement les informations bibliographiques de l' [ouvrage](#) mentionné.

[Répondre](#)

•